

PHILIPPE BOUCHET

Le Seigle
et la soie



Philippe Bouchet

Le Seigle et la soie

© Philippe Bouchet, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-3854-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma première lectrice.

À mon père, ma famille, mes amis de toujours, avec une mention particulière pour Michel, pour ses multiples relectures attentives qui m'ont beaucoup apporté, à Jean-Étienne Cohen-Séat pour ses précieux conseils, à ceux de Saint-Barthélemy-Grozon dont je suis devenu proche, et à son Maire, Dominique Espenel, tous m'ayant accueilli avec une grande gentillesse.

Avril 1806 : Jean-Antoine, dit la Graine, quitte Saint-Barthélemy-le-Pin, berceau de la famille, pour Lyon. Il a pour ambition de devenir fabricant d'étoffes de soie. Dans son baluchon, le trésor convoité de l'aïeul, qui a fait basculer son destin, et le busard de bois, transmis de pères en fils, témoin des légendes familiales.

Elles commencent à l'avènement de Louis XIV : trois frères, un notaire royal et deux laboureurs, vont voir leurs descendants curés, dragons, notaires, laboureurs, artisans et travailleurs de terre, s'allier ou s'affronter à la mort, sous l'emprise de la haine, de la religion, de l'étau de l'armée et de l'impôt, ainsi que de la soie. L'arrivée au pouvoir de Bonaparte scellera définitivement leurs destins.

À travers la saga d'une famille d'un village isolé du Haut-Vivarais vivant de la culture du seigle, nous traversons les tourbillons de l'histoire nationale et locale, observons l'évolution des mœurs, et participons à la naissance de l'industrie, dont celle de la soie.

S'appuyant sur des faits historiques et sur sa propre généalogie, Philippe Bouchet, dont c'est le premier roman, nous fait entrer dans la vie de héros anonymes, qui, sur cinq générations, vont contribuer à bâtir la France que nous connaissons aujourd'hui. Nous suivons ainsi avec passion les destinées de la famille Bouchet.

Philippe Bouchet, 61 ans, est cadre dans une entreprise de services numériques en région parisienne. Géologue de formation, il est passionné par tout ce qui touche à l'histoire, à la terre, et à nos racines.

Partie I :

Soleil de glace

Prologue

Lamastre, Haut-Vivarais, 11 avril 1806

« Mes chers parents, souffrez que je préfère vous écrire ce que j'ai à vous dire, plutôt que d'avoir tenté, de manière peut-être maladroite, de vous en parler de vive voix. Je serai loin de vous quand vous lirez ces mots, et je tiens d'abord à vous rappeler tout l'amour que j'ai pour vous, sans parler de ma reconnaissance pour votre sacrifice ».

La Graine, près du muret du relais de poste, attendait patiemment l'arrivée de la grande berline qui le conduirait sur Tournon. Tous les mots de ce qu'il avait écrit étaient gravés dans sa mémoire, sans qu'il ait le moindre effort à faire. Il avait mis tant de temps à écrire, de sa main malhabile et tremblante, les quelques phrases résumant ce qu'il pouvait enfin dévoiler !

« Il est temps pour moi de vous dire un secret, ne sachant pas comment vous réagiriez à sa révélation. Vous avez tous deux appris à lire grâce à notre défunt curé. Il vous sera donc plus facile, quand vous découvrirez cette lettre, de mieux me comprendre, en la relisant autant que vous le voudrez. »

La diligence qui allait arriver d'un instant à l'autre le déposerait, plusieurs heures après, à Tournon. Puis il prendrait le bac qui le conduirait de l'autre côté du Rhône. Et de là, il prendrait une autre diligence qui le mènerait dans Lyon, la grande cité de la soie. Une petite journée de voyage, guère plus. Là, il y retrouverait l'oncle Jean-François, douze années après son départ du village. Il ouvrit son grand sac porté en bandoulière pour vérifier une dernière fois que tout y était à sa place : un pantalon, quelques culottes, trois chemises, un gilet, un couteau à barbe et du savon, quelques outils placés par le père, une petite bourse bien remplie, et un grand quignon de pain blanc.

« J'ai mis la main sur le trésor du Blondin. Et je ne vous ai rien dit sur l'instant. Vous auriez été très déçus, car, sans trop en parler, vous sembliez garder de grands espoirs à son sujet. Alors que j'ai été, moi, très heureux de sa découverte. Si je me suis décidé à quitter notre village, et à accepter votre proposition de tenter ma chance loin de nos terres, c'est en partie grâce à cette révélation, même si je ne vous remercierai jamais assez pour m'avoir payé l'apprentissage qui m'était nécessaire... »

Au fond du sac, la Graine sentit tout à coup sous ses doigts un objet qu'il n'identifia pas immédiatement. Il le saisit : c'était le petit busard en bois de

l'aïeul, le Blondin, patiné et durci par le temps. Il lui manquait une aile, et il ne ressemblait du coup plus à grand-chose. Jean-Antoine le tint longuement dans sa main. Placé là par son père, certainement. La Graine fit le tour du muret, pour se retrouver sur une pente herbeuse qui dégringolait vers le Doux. Là, à mi-chemin de la pente, il déposa délicatement l'objet dans l'herbe encore humide de la rosée du matin.

— Où je vais, dans la grande ville, je n'aurai pas besoin de ta protection, l'oiseau. Ta place est ici, à veiller sur les miens, nos ancêtres, et sur notre village.

À ce moment, un couple de jeunes busards tournoya dans le ciel lumineux au-dessus de sa tête. Il les observa un instant se déployer dans l'azur, puis se diriger vers le sommet du Serre le plus proche.

Le cœur gros, il reprit ensuite sa position près du muret, entendant se rapprocher le bruit sourd des roues ferrées du destin.

Chapitre I : **Jean, de Saint-Barthélemy**

Saint-Barthélemy-le-Pin, octobre 1661

Le Blondin, adossé au mur de la grange, observait le vol des grues qui se dirigeaient vers le sud, formant un V majestueux dans le ciel bleu d'automne. Il avait été alerté par le bruit si particulier qu'émettaient ces oiseaux majestueux. Le garçon avait le sentiment qu'ils conversaient entre eux, évoquant les bons moments qui les attendraient, là-bas, loin des premiers frimas qui allaient peu à peu s'imposer aux animaux et aux hommes, collés à cette terre si sauvage qui était la sienne.

Une terre, qu'il voyait, du haut de ses huit ans, comme un immense écrin de velours beige, vert ou doré suivant les saisons, parsemé des guirlandes claires des murets en pierre sèche des faysses¹ à flanc de collines. Écrin duquel se détachaient par endroits des taches d'un vert plus soutenu, formées par les sommets couverts de pins.

La maison familiale, située à l'écart du village qu'elle surplombait au nord, dans un lieu appelé Tracol, donnait à l'avant sur des terrains pentus, encadrés de collines, qui appartenaient pour la plupart aux parents. Au-delà des terres, on pouvait distinguer au loin, par beau temps, au creux de la vallée, certaines maisons à toit de tuile rouge ou de chaume du petit village. On repérait alors, sur l'autre versant de la vallée où serpentait la rivière Grozon, la petite église entourée des maisons de notables et du cimetière ouvert aux quatre vents. Plus loin encore vers le sud, le regard accrochait le sommet le plus élevé, qu'on appelait le Serre de la Roue.

La famille avait l'habitude de vivre ainsi à l'écart, se rassurant d'entendre, quand le vent portait, le clocher marquer les jours et les évènements de la vie. Les seuls évènements qui les rattachaient au monde : la messe du dimanche et ses à-côtés, et les fêtes qui se succédaient à un rythme soutenu, sous le contrôle du curé. Le Blondin savait cependant, pour l'avoir entendu dire, que les voyageurs de passage trouvaient la contrée et ses habitants particulièrement sauvages.

Rien de tout cela, affirmait le père, que cette description agaçait ou faisait rire suivant son humeur. Doté d'une forte carrure, la voix grave, il impressionnait son entourage. Jean-Michel Bouchet jouissait cependant d'une bonne notoriété

au sein de la communauté d'habitants dont il faisait partie, preuve qu'on pouvait être éloignés les uns des autres, sans pour autant s'ignorer. Mais rien ne valait autant que de vivre sa dure vie à l'abri des regards, du curé, et des autorités. Mais bénéficiant d'une source, comme tous ces petits hameaux isolés.

Le dimanche, dès les beaux jours, le Blondin grimpait parfois avec son frère Pierre jusqu'au col de Saint-Genest, au nord, par des sentes ombragées connues de peu de monde. De là, ils rejoignaient le sommet du Serre de la Veyrie, pour y vivre des petits moments de vrai bonheur, seuls au monde, au milieu des genêts au parfum entêtant et des fougères dont ils se faisaient un lit improvisé pour se reposer de la montée. La balade, qui n'était pas toujours du goût des vieux – trop de travaux à effectuer qui nécessitaient leur présence, même le jour du Seigneur ! - lui apportait bien d'autres joies : observer les busards tournoyant dans le ciel bleu parsemé de cotons nuageux aux formes souvent humaines, poursuivre jusqu'aux grands pins pour y débusquer les petits animaux des bois en quête de nourriture.

Avec l'arrivée de l'été, Les champs, cultivés essentiellement en seigle, plus rarement en blé, exhalaient peu à peu, au gré des moissons et des fenaisons, ces odeurs de paille et d'herbes folles coupées qu'il adorait. Par moments, les fortes canicules accentuaient ces odeurs, maintenant souvent le Blondin dans un état de douce léthargie, malgré la pénibilité des tâches à accomplir. En plein été, les seuls points de verdure qui délimitaient les étendues des terres pierreuses moissonnées provenaient des vignes que le père, toujours à la recherche d'idées nouvelles pour améliorer l'ordinaire, avait plantées bien avant sa naissance, grâce aux recommandations glanées dans les foires d'Aubenas et de La Mastre. Si les vignes existaient depuis longtemps au nord et vers le Rhône, elles semblaient avoir plus de mal à s'acclimater ici, même si Jean-Michel tirait fierté de quelques cuvées de première presse qu'il vendait trois sous le pot pour payer les taxes chaque année toujours plus lourdes.

Sur le conseil d'Henri, Le père du Blondin avait également planté quelques mûriers noirs au bord de ses champs en espalier : des marchands passaient depuis deux années récupérer sa production de feuilles. Elles seraient utilisées pour nourrir des vers à soie, très loin dans le sud. Avec l'automne, apparaissaient les premiers signes qui inquiétaient le garçon : à la fin du jour, la forêt s'assombrissait vite, les nuages qui s'accumulaient semblaient reproduire des formes monstrueuses, et les odeurs entêtantes n'étaient plus là pour le bercer. Ce jour-là, particulièrement, pieds nus dans ses sabots trop grands, il sentit le froid pénétrer son pagne beige fait de ratine² grossière. De toute façon, ce serait